

SOMMAIRE

CAUSERIE Jacques Mauprat.
 LA CHANSON DES COQUELICOTS (poésie) Maurice Rollinat.
 SOLEIL LEVANT, SOLEIL COUCHANT L. Forget.
 POURQUOI HURLURET NE S'EST PAS MARIÉ Jean de la Hève.
 VOYAGE DE NOÛFS Charles Montagne.
 LA COMTESSE HÉLÈNE Charles Mérouvel.
 L'ÉLÉGANCE ET LE CONFORT E. B.
 CHRONIQUE DES BOULES X.
 RÉCRÉATIONS ET JEUX D'ESPRIT. — LA MORDR.

FEUILLETON

LE FILS DE PORTHOS Paul Mahalin.

GRAVURES

LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLÛTE, fragment du tableau de M. CHARPENTIER-BOZIO, figurant au Salon de 1901. — AUX ENVIRONS DE LYON : Chessy-les-Mines. — LES GRANDS MOULINS ELICTRIQUES DE VILLEURBANNE, croquis par G. GIRRANE.

CAUSERIE

Comme on en peut juger par les innombrables communications que, depuis trois semaines au moins, le Progrès publie chaque jour dans ses accueillantes colonnes, la fête nationale, qui battra son plein au moment où nos concitoyens pourront lire ces lignes, promet d'être célébrée cette année à Lyon, avec un éclat tout exceptionnel. Dans tous les quartiers de la démocratie citée, à tous les coins de rues, pour-rait-on dire, des comités se sont formés, et l'activité de leur fonctionnement témoigne avec éloquence de l'ardeur des sentiments républicains professés par l'immense majorité de la population lyonnaise.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la commémoration de la prise de la Bastille est fêtée brillamment dans notre ville; elle y donne lieu, tous les 14 juillet, à une belle manifestation; mais nous avons plaisir à constater le magnifique entrain déployé cette année par l'initiative privée pour compléter la splendeur des réjouissances officielles. Ceci soit dit pour répondre par avance à l'habituelle antienne que ne manquera pas d'entonner la presse réactionnaire, touchant l'indifférence soi-disant de plus en plus marquée des Lyonnais dans la célébration du glorieux anniversaire.

Mais qu'il fait chaud, tout de même! On nous avait bien dit — j'ai le pronostic sous les yeux — qu'il ferait du soleil du 1^{er} au 3 juillet, mais on nous promettait ensuite un subtil changement de temps. Or ceci est écrit à la date du 10, et jusqu'à présent du moins la température ne cesse de s'élever avec la plus fâcheuse persistance. Nous ne sommes pas encore arrivés aux jours caniculaires, et pourtant le thermomètre atteint déjà des hauteurs vertigineuses.

Où cela s'arrêtera-t-il? Sommes-nous menacés d'un été pareil à celui de l'an dernier? On le dirait, ma foi, aux promesses du début. Trente-deux degrés à l'ombre, excusez du peu! Si cela continue, qu'allons-nous devenir? Et ces farceurs d'astronomes qui prétendent que le soleil se refroidit! On ne le croirait guère à ressentir l'ardeur actuelle de ses rayons.

Félicitons-nous au moins de n'habiter

pas présentement les Etats-Unis d'Amérique, où l'on grille à rendre jaloux saint Laurent. Quarante-trois degrés à l'ombre ont été observés l'autre jour à Philadelphie, et la température ne se montre guère plus élémentaire à New-York, où les gens tombent comme des mouches sous l'implacable soleil. Les dépêches de ces jours derniers ne nous ont-elles pas appris en effet que pour la semaine passée, dans cette dernière ville, le nombre des décès causés par la chaleur s'est élevé au chiffre épouvantable de 989?

On a porté tant de cadavres à la Morgue que la place y a manqué. L'asphalte des chaussées fond par endroits; le sabot des chevaux y marque son empreinte, et les roues des véhicules y creusent des ornières. De nombreux cas de folie subite sont signalés, et l'on cite le fait d'un conducteur de tramway électrique qui, atteint tout à coup d'aliénation mentale, a lancé sa voiture à toute vitesse, écrasant sans merci les malheureux qui se trouvaient sur son passage.

Voyez-vous nos automobilistes frappés du même mal dans les rues de Lyon? Ils vont déjà assez vite sans cela. Que deviendrons-nous, le cas échéant? Ils auraient tôt fait de mettre un quart de la population en capilotade. La course Paris-Berlin, malgré les précautions prises, a coûté la vie à quelques personnes; que fût-il advenu si la température avait atteint le même degré qu'en Amérique?

Certes, l'automobilisme a créé des intérêts nouveaux; il a augmenté dans une certaine mesure le travail national. C'est bien, et nous ne faisons aucune difficulté de constater avec plaisir, à notre tour, que dans cette nouvelle branche de l'industrie la France occupe une situation très enviable. Mais nous ne pouvons nous empêcher de joindre notre protestation à celles qu'ont soulevées un peu partout ces courses excentriques.

Il est temps de mettre un terme à cette fièvre, à cette folie de la vitesse. La liste des victimes de l'automobilisme est déjà trop longue; trop d'existences humaines ont été sacrifiées à la frénésie des chauffeurs. A quoi bon d'ailleurs des nouvelles expériences du même genre? Maintenant qu'il est établi que le nouveau mode de locomotion est extraordinairement rapide, il faudrait prouver aussi qu'il est très sûr, autant pour les chauffeurs que pour les piétons. Et nous n'en sommes pas encore là.

Que si toutefois, de nouvelles épreuves paraissent nécessaires, il reste un moyen bien simple de s'y livrer sans danger, au moins pour les piétons. Les routes sont à tout le monde; il faut donc de toute nécessité trouver d'autres champs d'expériences. Pas plus que les trains de chemins de fer ne circulent sur leurs lignes sans l'abri de barrières protectrices, pas plus que les chevaux de course ne dévorent l'espace en dehors des hippodromes, les voitures automobiles ne doivent être autorisées à lutter de vitesse en pleine route.

Créez des motodromes pour vos exercices, et si vous vous y écrasez, ce ne sera du moins qu'entre vous.

Jacques Mauprat.

LA CHANSON DES COQUELICOTS

Dans un creux sauvage et muet
 Qui n'est pas connu du bluet,
 Ni de la chèvre au pied fluet,
 Ni de personne,
 Loin des sentiers des bourriquets,
 Loin des bruits réveilleurs d'échos,
 Un fouillis de coquelicots
 Songe et frissonne.

Autour d'eux, d'horribles étangs
 Ont des reflets inquiétants :
 A peine si, de temps en temps,
 Un lézard bouge
 Entre les genêts pleins d'effrois,
 Et les vieux buis amers et froids
 Qui fourmillent sur les parois
 Du ravin rouge.

Le ciel brillant comme un vitrail
 N'épand qu'un jour de soupirail
 Sur les lamelles de corail
 Ensorcelées ;
 Mais dans la roche et le marais
 Ils sont écarlates et frais
 Comme leurs frères des forêts
 Et des vallées.

Ils bruissent dans l'air léger
 Sitôt que le temps va changer,
 Au moindre aquilon passager
 Qui les tapote,
 Et se démentent tous si fort
 Sous le terrible vent du Nord,
 Qu'on dirait du sang qui se tord
 Et qui clapote.

En vain, descendant des plateaux
 Et de la cime des coteaux,
 Sur ces lumineux végétaux
 L'ombre se vautre,
 Dans un vol preste et hasardeux,
 Des libellules deux à deux
 Tournent et vibrent autour d'eux
 L'une sur l'autre.

Frôlés des oiseaux rabâcheurs
 Et des sidérales blancheurs,
 Ils poussent là dans les fraîcheurs
 Et les vertiges,
 Aussi bien que dans les sillons ;
 Et tous ces jolis vermillons
 Tremblent comme des papillons
 Au bout des tiges.

Leur chaude couleur de brasier
 Réjouit la ronce et l'osier ;
 Et le reptile extasié,
 L'arbre qui souffre,
 Les rochers noirs privés d'azur,
 Ont un air moins triste et moins dur
 Quand ils peuvent se pencher sur
 Ces fleurs du gouffre.

Les carmins et les incarnats,
 La pourpre des assassinsats,
 Tous les rubis, tous les grenats
 Luisent en elles ;
 C'est pourquoi par certains midis,
 Leurs doux pétales attiédés
 Sont le radieux paradis
 Des coccinelles.

Mauricé Rollinat.

Soleil levant, Soleil couchant

1

Chaque année, dès que la première neige précoce de septembre tombait sur les hauts sommets des Pyrénées, le pastour Antoine descendait des plateaux supérieurs vers la plaine d'Argelès pour hiverner avec son troupeau.

Les fermiers se le disputaient, car il payait bien l'hospitalité qui lui était donnée avec le lait de ses brebis et quelques gros tricots de laine qu'il confectionnait avec de longues aiguilles de buis, et aussi, le soir, à la veillée, en chantant des romances composées par lui, d'une poésie primitive et sauvage, ou en contant des récits merveilleux des dames-fées de la montagne que filles, garçons et les vieux même écoutaient avec admiration, bouche bée.

Puis, dès que la première hirondelle apparaissait, tournoyant au-dessus des cerisiers en fleurs, Antoine reprenait sa houlette, quittait la plaine et remontait vers les hautes vallées d'Ossau, où ses brebis trouvaient de la fraîcheur, l'herbe parfumée de la montagne et l'eau claire des torrents échappés des glaciers.

Alors recommençait la vie d'absolue solitude qu'il menait depuis bien des années, demeurant des mois sans voir aucun être humain, vivant de lait et de fruits sauvages, couchant au pied d'un roc.

Le jour, il contemplait, dans une extase qui ne se lassait jamais, les grands sommets voisins, le Pic-du-Midi au cône élancé, la Maladetta terrifiante, le Marboré et la Brèche-de-Roland, le Bergons aux flancs arrondis et verdoyants; le soir, au travers de l'atmosphère diaphane, il comptait les étoiles qui scintillaient, leur donnait des noms d'une fantaisie charmante et s'entretenait avec elles comme avec des amies chères et fidèles.

Le matin et le soir, il avait deux fêtes auxquelles il ne manquait jamais d'assister : le lever du soleil, qui éclairait d'abord d'une lueur rose les pics élevés et graduellement, comme pas à pas, descendait en éclairant chaque rocher, chaque glacier, jusqu'à ce qu'enfin la vallée tout entière fût inondée de lumière; le coucher du soleil, qui s'en allait lentement, comme à regret, mettant des reflets d'incendie sur les cimes neigeuses, lorsque tout, au fond de la vallée, était déjà dans l'ombre.

Soleil levant, soleil couchant, c'étaient les deux termes, quotidiennement répétés de la vie d'Antoine qui les saluait, chaque jour, avec une même émotion, allant parfois jusqu'aux larmes, en des chants improvisés que seuls recueillaient les aigles qui passaient.

Les chants d'Antoine étaient graves comme les sites qui l'entouraient, tristes comme était sa pensée.

Antoine n'était pas heureux. En le dotant d'une imagination aussi poétique et ardente, la nature l'avait aussi doté d'un cœur très tendre qui aspirait à aimer et à être aimé, et toujours, dans sa vie nomade, il avait dû refouler en lui l'amour qui en débordait, inutile.

C'était sa douleur secrète, permanente, inconsolable.

Aimer, être aimé!... Chaque hiver, quand il descendait à la plaine, il voyait passer les couples enlacés des amoureux; il percevait des paroles de tendresse et des bruits furtifs de baisers, et jamais aucune des jolies filles d'Argelès, aux noirs cheveux et au foulard rouge et jaune coquettement noué sur le chignon, n'avait détourné la tête pour lui faire même l'aumône d'un de ses regards langoureux et doux.

Et il avait vécu seul, toujours seul, sans que jamais des lèvres de femmes se fussent posées sur son front. L'adolescence avait passé, la maturité était venue. Puis, ce serait la vieillesse, et il mourrait, seul, comme il avait vécu!

Feuilleton du PROGRÈS ILLUSTRÉ

55

LE

Fils de Porthos

Par Paul MAHALIN

DEUXIÈME PARTIE

LE MARI DE LA FAVORITE

— Le lendemain, je suis retourné m'informer : on avait ramassé les deux cadavres et on les avait enterrés dans la cimetière de Nogent... Le maître et le valet là, côte à côte... Je me suis penché sur leurs fosses. J'ai interrogé les paysans. Il n'y avait pas à s'y tromper.

Et le sacrifiant ricana :
 — La nouvelle épousée peut attendre des nouvelles d'Allemagne... Elle n'en recevra point... Et son mari ne reviendra pas pour la défendre contre les intrigues de mon maître et contre la passion du roi.

La marquise respirait, comme délivrée d'un poids écrasant.

Ainsi, ce Joel, le contempteur de ses charmes; l'amant, l'époux, le protecteur de sa rivale; le porteur du médaillon qui renfermait le papier dont elle avait à redouter si fort la production, elle s'en voyait débarrassée à tout jamais!

Les paysans qui lui avaient donné la sépul-

ture avaient peut-être trouvé le bijou en question sur la poitrine du jeune homme... Mais quoi! ils n'en connaissaient pas le secret, et il ne leur était point possible d'en soupçonner le contenu... Dans le cas contraire, médaillon et papier, tout cela était enfoui sous six pieds de terre avec le corps du « fusillé ».

Athénais s'expliquait maintenant comment elle n'avait plus entendu parler de deux bravi qu'elle avait dépêchés à la poursuite du Breton. Sans doute avaient-ils prolongé le pourchas jusqu'à la frontière, et, dans leur rage de gagner la récompense promise, s'épuisaient-ils là-bas en recherches infructueuses, puisque d'autres avaient accompli leur besogne.

Nous savons, nous, que les frères de la fille la Bosse dormaient de compagnie dans le cimetière de Nogent, aux lieu et place du fils de Porthos et de son laquais.

Mais la marquise l'ignorait, elle, — et, délivrée de toute inquiétude — par les affirmations répétées de Cordebœuf — à l'endroit de notre héros et de la lettre accusatrice, elle se sentait avec ivresse, libre de se consacrer tout entière à la perte de sa rivale. Partant, le sourire était revenu sur ses lèvres.

— Mon cher colonel, s'enquit-elle d'un air affable et enjoué, voulez-vous, en réalité, que la bucolique qui forme l'objet de vos souhaits ne reste pas pour vous, comme ces victuailles qui, à la broche des rôtisseurs, tantalisent le ventre et les yeux des pauvres hères sans le sou?...

— Si je le veux!...
 — Ces vignes, ces prés, ce colombier, cette lapinière, — qui sollicitent vos goûts champêtres, — voulez-vous qu'ils cessent d'exister seulement à l'état de domaine en Espagne?...

— Si je le veux!...

— Voulez-vous, enfin, satisfaire cet appétit de tranquillité, de considération, de joies ménagères et monnoyées, lequel vous a pris sur le tard, mais qui n'en est que plus légitime, plus honorable et pressant?...

— Si je le veux!... Vous me le demandez, belle dame! Mais c'est à-dire que, pour réaliser cette pastorale de mes rêves, je donnerais tout ce que contient la poche des autres!

La protestation ne manquait ni de chaleur, ni de conviction, et le sacrifiant l'avait lancée avec une voix, un geste, une pose digne du Sbrigani, de la farce italienne ou du Scapin de notre comédie française. Toutefois, « belle dame » était familier. M^{me} de Montespan ne tolérât point volontiers les privautés. Elle pinça la bouche et se renversa dans son fauteuil avec un laisser-aller de reine ou de déesse.

— Ainsi, mon garçon, reprit-elle, vous n'hésiteriez pas à faire tout ce qui vous serait commandé?

— Je fais tout ce qui se paye, répondit sèchement Asdrubal.

Remis à sa place par ce : *Mon garçon* dédaigneux, il se tenait au port d'arme en face de son interlocutrice, comme un soldat devant son général.

— Prenez ce tabouret, continua la Merveille. Votre audience n'est pas finie : elle commence. Nous allons travailler ensemble.

XV

La scène suivante se passait, le même jour, dix heures du soir approchant, dans le cabinet de M. de Boislaurier, en l'hôtel de celui-ci, à Saint-Germain.

M. d'Alaméda était là, assis, dans un vaste fauteuil de cuir, devant un bureau de l'autre côté duquel une visiteuse, aux coiffes soigneu-

sément baissées, semblait se disposer à prendre congé.

Cette visiteuse n'était autre que la fille des (Eillets, qui, nous le savons, entretenait, depuis longtemps, de secrètes intelligences avec l'hôte de l'ambassadeur.

— Ainsi, questionnait ce dernier, c'est là tout ce que vous êtes parvenue à entendre?

— Dame! monseigneur, ils parlaient bas... Les draperies qui recouvrent la porte sont épaisses... Et puis, j'avais une peur du diable que cette mauricaude de Cateau ne me surprît l'oreille aux écoutes...

Quelle chose comme un sourire effleura les lèvres parcheminées du vieillard.

— Dans tous les cas, poursuivit-il, vous êtes certaine que c'est ce drôle qui s'est chargé d'opérer la substitution en question?

— Oui, monseigneur.

— Vous êtes non moins sûre de l'exactitude des paroles que vous me répétiez tout à l'heure?

— Je suis sûre que madame a dit en propres termes : « Je ne change pas leur dévouement; je me contente de le modifier; je le rends tro-

gique, voilà tout. »

— Vous n'en savez pas davantage?

— Non, monseigneur : sinon que l'entretien a duré plus d'une heure... Après quoi, ma maîtresse m'a sonnée et m'a donné commission de partir sur-le-champ pour Paris et d'y faire brûler un cierge à Notre-Dame pour la prospérité de ce qu'elle va entreprendre... C'est au retour de cette corvée que je suis accourue à Saint-Germain vous informer de ce qui avait lieu.

Le diplomate lui adressa un signe bienveillant et protecteur.

— C'est bien, ma mie... Continuez à renseigner l'association... Il vous en sera tenu bon compte...